

Le 24 décembre 1921

L'hôtel particulier de la famille d'York en plein cœur de Londres. Cette nuit sera un Noël blanc. Il neige. Il neige comme il n'avait plus neigé depuis la guerre. Cela a commencé à midi et n'a plus cessé, toute la journée le ciel fut si bas que c'est à peine si le soleil s'est levé. Et alors que Londres toute entière se pare de la couleur des York, Richard étudie les clauses du traité anglo-irlandais, à la rédaction duquel il participait un mois plus tôt. Il est assis à son bureau, en bras de chemise malgré la chaleur relative de la pièce. Les cendres accumulées dans le cendrier de verre à sa gauche suffiraient presque à ensevelir les six mégots de cigarette qui ont meublé cette longue après-midi de réflexion sur les affaires de l'état. Quelques coups discrets cognés contre la porte de bois viennent le tirer de ses réflexions. Catesby entre, vêtue d'un complet veston bordeaux, neuf, réalisé sur mesure, un bouton de rose blanche à la boutonnière et une cravate de soie nouée au cou par une épingle en argent arborant un petit solitaire.

CATESBY :

Milord ? Lord Edouard m'envoie vous dire que nos invités ne devraient plus tarder.

RICHARD (*consultant sa montre*) :

Quoi déjà ? Qu'elle heure est-il ?

CATESBY :

20 heures à déjà sonnée.

RICHARD (*avec autodérision*) :

Tudieu ! Voilà donc pourquoi les mots n'ont plus de sens, il s'est couché avec le soleil, sans que je ne m'en rende compte. Buckingham est-il arrivé ?

CATESBY :

Il me semble avoir aperçu sa voiture dans la cour.

RICHARD :

Vas le chercher, je voudrais son avis sur un document.

CATESBY :

J'y vais, mais si je puis me permettre, Milord, vous n'êtes pas encore habillé et vos frères comptent sur votre présence.

RICHARD (*se levant pour ranger un document dans la bibliothèque*) :

Je laisse le soin à leur aïnesse, d'accueillir nos hôtes comme il convient, cependant que je palie, encore, à leurs déficiences. A propos, a-t-on des nouvelles de notre cargaison ?

CATESBY :

Non Milord. Le bateau a quitté Calais à l'heure convenue, j'ai donné des instructions afin que vous soyez le premier informé de son arrivée.

RICHARD :

Tu as bien fait. L'attention de nos invités sera focalisée sur Georges et Edouard, s'ils devaient les laisser en plan pour gérer une éventuelle complication cela ferait mauvais effet.

CATESBY :

D'autant que Lord Howard a fait savoir qu'il serait présent ce soir. Et je sais que votre grâce, compte sur un rapprochement avec le duc pour renforcer l'influence de notre clan à la chambre des Lords.

RICHARD :

Vraiment Catesby, que ferais-je sans toi ?

CATESBY (*avec un sourire complice*) :

Vous vous reposeriez d'avantage sur le duc de Buckingham, Milords.

RICHARD (*l'air pensif, le regard tourné vers la fenêtre*) :

Décidément, je ne m'y fais pas.

CATESBY :

Quoi donc ?

RICHARD :

Entendre mon plus vieil ami d'enfance m'appeler « Milord ».

CATESBY (*sur le ton de la confiance*) :

Certains jours, comme aujourd'hui, moi aussi, ça me fait bizarre, pourtant, pour rien au monde, je ne voudrais être à une autre place que celle que j'occupe aujourd'hui. (*Posant une main sur l'épaule de son maître*) Même si la notre s'est terminée brutalement, l'enfance n'est pas faites pour durer Richard.

(*Un court temps, les deux hommes contemplent les flocons danser sous les lampadaires.*)

RICHARD :

Va me chercher Buckingham, je voudrais descendre festoyer l'esprit tranquille.

Catesby sort laissant Richard seul. Le jeune duc contemple encore un temps les flocons dans la lumière avant de se détourner de la fenêtre. Son regard balaie son bureau sur lequel s'entassent liasses de documents et livres volumineux, l'encrier à droite, le cendrier à gauche tout près du téléphone. Il s'approche et décroche le combiné. Rapidement son index compose un numéro. La tonalité résonne dans son oreille avec la même force qu'un battement de cœur. Deux longues minutes se passent avant que la voix d'une jeune femme, essoufflée et de toute évidence peut habituée à l'appareil ne se fasse entendre au bout du fil, au grand soulagement de Richard.

LA FEMME (*essoufflée et hésitante mais digne*) :

Bonsoir... le château de Nottingham... Que puis-je pour vous ?

RICHARD (*ne pouvant réprimer un sourire amusé*) :

Bonsoir Elsie. Le duc de Gloucester à l'appareil...

ELSIE :

Oh ! Bonsoir votre grâce. Je vais querir Monsieur Carter.

RICHARD :

Non, inutile de le déranger, c'est à ma femme que je veux parler.

ELSIE :

Bien, je vais prévenir Madame la duchesse, si votre grâce veut bien patienter.

La jeune femme de chambre déposa le combiné sur la petite table en marbre avant de courir chercher sa maîtresse. Au bout du fil Richard guette le moindre bruit, craignant que la chute de neige n'endommage les lignes et que la communication ne soit coupée. Quelques minutes suffirent pour que se fasse enfin entendre la douce et ferme voix d'alto de la duchesse. Une voix claire dont le jeune homme dégusta la profondeur apaisante des graves dès les premiers mots, malgré la froide neutralité du ton.

ANNE (*collant le combiné à son oreille*) :

Bonsoir Richard.

RICHARD :

Bonsoir Anne. Comment vas-tu ?

ANNE :

Bien, je te remercie.

RICHARD :

Et... Edmond ? Comment va-t-il ?

ANNE :

Comme un charme. Il grandit à vue d'œil. Tu sais qu'il marche maintenant ?

RICHARD :

Non, je ne savais pas. Dans ta dernière lettre tu disais simplement qu'il commençait à se tenir debout et que ses premières dents étaient apparues très tard. J'espère que cela n'a pas été trop douloureux.

ANNE :

Malheureusement si. J'ai même fini par regretter qu'il ne tienne pas d'avantage de toi. C'est te dire.

(A l'autre bout du fil, surprit par ce trait, doux-amer, Richard ne put contrôler un petit éclat de rire. La confiance ne manquait pas de sel.)

RICHARD :

Ce n'est pas à lui souhaiter, le pauvre. As-tu reçu les présents que je lui ai envoyés ?

ANNE :

Oui, ils sont aux pieds du sapin. Tu l'as gâté comme un prince.

RICHARD :

J'aurais tant voulu le voir les ouvrir.

ANNE :

Rien ne s'opposait à ce que tu nous fasses rentrer à Londres.

RICHARD :

La saison est propice aux épidémies. Je ne voulais pas vous faire courir le moindre risque. Rien que le mois dernier, dix cas de Grippe Espagnole se sont déclarés au sein du parlement, nous avons dû suspendre les sessions.

ANNE :

Je vois. *(Un court temps, ses doigts jouent nerveusement avec le pendentif qu'elle porte au cou)* Je te remercie pour la parure que j'ai reçue ce matin.

RICHARD *(avec fébrilité)* :

Ah ! Et... elle te plaît ?

ANNE :

Elle est magnifique.

RICHARD :

Quand je l'ai vue dans la vitrine, j'ai tout de suite pensé à toi. J'étais sûr qu'elle mettrait en valeur l'éclat de tes yeux.

ANNE :

Oui, je reconnais que tu l'as particulièrement bien choisie. C'était une belle surprise.

(Un court silence commence à s'installer : la duchesse ne semble pas souhaiter poursuivre, ni relancer, la conversation. le Duc de Gloucester s'apprête à couper court.)

ANNE :

Pourquoi, ce coup de fil, Richard ? Vos invités ne devraient pas tarder à arriver, et avec la signature du traité anglo-irlandais j'imagine que tu es débordé de travail.

RICHARD :

On ne peut rien te cacher.

ANNE :

C'est la recrudescence de Grippe Espagnole qui t'inquiète ?

RICHARD :

Non. ... Il neige à Londres. Ça m'a rappelé nos batailles de boules de neige dans les jardins de Middleham. Nos trêves improvisées autour du pain d'épices et d'un chocolat chaud. Cette nuit où l'amour et le pardon règnent en maître partout, je voulais juste entendre ta voix.

ANNE (*après un temps d'hésitation*) :

Moi aussi, j'ai un cadeau de Noël pour toi Richard... Tu sais, il y a un petit moment qu'Edmond a commencé à parler, et... tu seras sans doute heureux d'apprendre que le premier mot qu'il a su prononcer distinctement, c'est : Papa... (*Un temps. A l'autre bout du fil, le cœur de Richard vient de manquer un battement.*) Richard ?... Tu es toujours là ?

RICHARD (*éclaircissant sa voix enrouée d'émotion*) :

Humm... Oui. Oui, oui, je suis là... Il ne se passe pas un jour sans que je pense à vous. Vous êtes, tous les deux, au cœur de mes prières.

ANNE (*surprise*) :

Je... Je ne savais pas qu'il t'arrivait encore de prier.

RICHARD :

Lucifer aussi, a besoin de lumière, parfois. (*Un court temps*)

ANNE :

Est-ce que... tu voudrais lui parler ?

RICHARD :

A Edmond ?... non, je... Non. Je te fais confiance : tu sauras mieux que moi trouver les bons mots, pour lui dire combien il me manque. Une mère trouve toujours les mots...

ANNE (*percevant un reniflement discret au bout du fil*) :

Je pensais vraiment, que tu serais heureux d'apprendre le tout premier mot de ton fils.

RICHARD :

Oh ! Je le suis. Cet aveu, de ta part, illumine ma soirée. (*Dans un murmure de profonde reconnaissance*) Merci. (*Au loin, on entend sonner les cloches de Westminster appelant les fidèles pour la messe de la nativité. Avec tendresse.*) Joyeux Noël, Anne.

ANNE (*esquissant un sourire attendri*) :

Joyeux Noël, Richard.

Ces derniers mots sonnaient comme un au revoir. La duchesse raccrocha le combiné du téléphone sur le cadran. Richard raccrocha à son tour, le regard vague et le cœur étrangement serré. Cet échange tiède avec son épouse, entendre sa voix si lointaine n'avait fait qu'accentuer une distance qui lui pesait plus qu'il n'avait bien voulu se l'avouer. Une absence d'autant plus dure qu'après sept années de tragédie, alors que la vie reprend timidement ses droits, le doux souvenir des veillées familiales ayant bercé son enfance envahit cruellement la mémoire de ce tout jeune père, d'à peine 23 ans, déjà accablé de responsabilités plus grandes que lui.